

ENTRETIEN AVEC LAURENT FOURQUET

# Le christianisme n'est pas un humanisme

# pas un humanisme

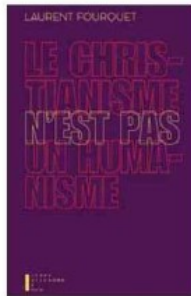
propos recueillis par Gérard LECLERC

**Il y a deux semaines, les trois quarts des professeurs – soutenus par de nombreux parents – du collège Sainte-Marie à Meaux se sont mis en grève durant une heure et ont fait signer une pétition de défiance parce que figurait parmi les candidats à la direction de cette école catholique, pour l'année prochaine, une personne parfaitement compétente mais membre de l'Opus Dei, ce qui à leurs yeux contrevient aux « valeurs humanistes » de l'établissement (cf. Le Parisien, 4 juin 2018). Il faudrait leur faire lire Laurent Fourquet...**

■ **Votre titre à lui-seul constitue une provocation. Pensez-vous qu'elle est vraiment nécessaire et même urgente ?**

Laurent Fourquet : Le fait même de percevoir mon titre comme une « provocation » témoigne du caractère hégémonique de l'humanisme dans la société occidentale, faisant de celui-ci l'une de nos ultimes vaches sacrées. Or, comme je tente de le démontrer dans mon ouvrage, l'humanisme procède d'une logique profonde qui, non seulement est différente de celle du christianisme, mais qui est à l'opposé de la parole chrétienne. Là où celle-ci valorise le don pur, libre et gratuit, l'humanisme, au contraire, est l'idéologie d'une appropriation généralisée du monde, et des choses au sein de ce monde, par le savoir qui les détermine, pour les classer et les ordonner au service d'une utilisation technique et/ou économique. L'humanisme constitue ainsi l'une des formes les plus systématiques de la volonté de puissance dont on sait, dès le récit de la Genèse, comment elle contrevient au verbe de Dieu.

Dès lors, toutes les tentatives, naïves ou intéressées, pour « sauver » le christianisme en faisant de celui-ci une anti-



Laurent Fourquet,  
Le christianisme n'est pas  
un humanisme,  
éd. Pierre-Guillaume de Roux,  
320 pages, 26 €.

ciation de l'humanisme, ou une forme spiritualisée de celui-ci, aboutissent au résultat contraire de celui souhaité par leurs promoteurs : non seulement parce qu'il n'est au pouvoir de personne de rendre un cercle carré, mais surtout parce que, en l'espèce, ce cercle et ce carré s'apparentent surtout à l'eau et le

feu : deux principes qui s'excluent. Dès lors, toutes les tentatives de « conciliation », de limage des aspérités du christianisme pour ramener celui-ci à une simple sagesse humaniste vaguement spiritualisée ne seront jamais assez : il faut que le christianisme aille toujours plus loin dans la dénégation de soi et la soumission à une logique qui lui est étrangère ; il faut qu'il meure pour être accepté.

Voilà pourquoi il y a urgence à dénoncer de telles tentatives et une urgence de plus en plus urgente : c'est l'essence même de notre foi qui est en cause, et la possibilité d'entendre encore, en tout cas en Occident, une parole qui mette en cause l'appropriation nihiliste du monde, qui constitue le grand mouvement de notre époque.

■ **Pensez-vous que cette identification humanisme/christianisme constitue un leurre, préjudiciable à l'annonce de l'Évangile ?**

Pour les raisons que je viens de mentionner, il n'y a pas et il ne peut pas y avoir entre le christianisme et l'humanisme une relation d'indifférence polie où chacun d'eux rend un hommage distrait aux vertus de l'autre. Nous nous situons dans une contradiction métaphysique, qui nous oblige à choisir, quand bien même nous voudrions être dispensés d'un tel choix : soit l'humanisme « à raison », c'est-à-dire que la domestication du monde et de lui-même par l'homme, la course au pouvoir technique et économique, constituent la fin, dans les deux sens de ce terme, de l'aventure humaine et, dans cette hypothèse, le christianisme est définitivement discrédité puisqu'il promeut la désappropriation de soi au service des

autres ; ou bien, nous considérons que le chemin actuellement emprunté par l'Occident (et le reste du monde « occidentalisé » avec lui) est un sentier de perdition, une course au néant, parce qu'aucun pouvoir, aussi sophistiqué soit-il, ne comblera ce que Pascal appelait la « misère de l'homme sans Dieu », l'homme n'étant grand que lorsqu'il parvient à contempler de face cette misère, et le christianisme retrouvera alors, pour les hommes de ce temps, sa jeunesse, son éternelle jeunesse.

■ **Par-delà la relation à l'authenticité du christianisme, n'est-ce pas la civilisation contemporaine que vous visez dans ses fondements et ses pratiques ?**

Même si je déplore la trahison de leur passé, dans ce qu'il eut de plus glorieux, qui caractérise les Occidentaux actuels, ce n'est pas cette sensation, en tant que telle, qui gouverne ma réflexion. En d'autres termes, je ne critique pas la modernité occidentale pour son infidélité au passé, mais pour ce qu'elle est aujourd'hui, pour son présent. Dans cette perspective, mon propos constitue, effectivement, une critique radicale de cette modernité et des forces qui la gouvernent, mais, pour moi, la critique de la modernité et la quête du sens le plus authentique du christianisme ne se dissocient pas.

C'est bien parce que cette quête gouverne ma réflexion que la « modernité » occidentale me paraît injustifiable, dès lors évidemment que l'on ne confond pas cette modernité avec, par exemple, le progrès scientifique mais que l'on saisit sous ce terme un système d'organisation et d'exploitation des choses au service de la volonté de puissance.



Réciproquement, c'est bien parce que la civilisation contemporaine est régie, à un point jusqu'alors jamais atteint dans l'histoire, par des forces de dévastation de l'environnement tout autant que de l'esprit, par la recherche obsessionnelle du pouvoir et du profit, par une gestion organisée des désirs au bénéfice de ceux-là seuls qui ont les moyens de satisfaire ceux-ci, c'est bien parce que ce monde et cette société, bâtis autour de la domination et de l'appropriation, sont, dans les faits, de plus en plus pauvres, de plus en plus tristes, que seul un christianisme vécu vérita-

blement me paraît pouvoir nous sortir de l'ornière dans laquelle nous enfonçons chaque jour davantage.

■ **Les chrétiens, l'Église elle-même dans sa hiérarchie ne sont-ils pas responsables de cette humanisation du christianisme ? Un pape pourtant rigoureux comme Jean-Paul II n'a-t-il pas joué sur le registre des droits de l'homme, en lui donnant une base différente ?**

L'Église, et chaque fidèle pris séparément, ne sont pas du monde mais ils sont